

Extrait du livre

SIGNÉ DUMAS

Cyril Gely et Éric Rouquette

Cet ouvrage a été publié par
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Cyril Gely - Eric Rouquette

SIGNÉ DUMAS

Préface de Gilles Taurand

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Cyril Gely a d'abord étudié le commerce et l'ingénierie financière, avant d'intégrer l'école de la Rue Blanche, section comédien. Il a publié deux romans : *La traversée* aux Éditions Franck Splengler, et *Le cercle de pierre* aux Éditions Anne Carrière.

Après avoir suivi une formation à l'École Supérieure d'Art Dramatique de la Ville de Paris, Eric Rouquette a mis en scène plusieurs spectacles. Il est l'auteur de *On solde !*, créée en 2000 au Théâtre Daunou, et de *Une nuit au poste*, créée en Avignon et reprise en 2007 au Théâtre Mouffetard, publiée aux Éditions l'Oeil du Prince.

Ensemble, ils ont également écrit *La Véranda*, créée en 2008 au théâtre La Bruyère et publiée aux Éditions l'Oeil du Prince.

Préface

Je connais beaucoup de gens de cinéma qui n'aiment pas le théâtre. Ils s'y sentent à l'étroit. Est-ce donc parce que l'auteur de la pièce y prend trop de place ? C'est probable. Il est vrai qu'au cinéma la destinée d'un scénario, c'est de se transformer en images. Un scénariste se doit d'écrire dans cette *optique*, celle du film à venir que signera le réalisateur. C'est la règle du jeu, à prendre ou à laisser.

Un jour, deux producteurs que je connaissais bien, Frank Le Wita et Marc de Bayser m'ont emmené voir *Signé Dumas*, la pièce de Cyril Gely et d'Eric Rouquette que j'ai découverte avec bonheur : cet Auguste Maquet qui se cherche désespérément un nom dans le sillage d'une gloire nationale, ce nègre dévoué, ce moine copiste qui trie les brouillons du maître, rafistole, suggère, défriche,

ce familier de l'ombre, ressemble à s'y méprendre au scénariste de cinéma ou de télévision. En ce sens *Signé Dumas* est une tragi-comédie d'une incontestable modernité. On a dit d'Alexandre Dumas qu'il voulait le génie sans la solitude. Il en est ainsi de nombreux réalisateurs de cinéma, et on peut les comprendre, qui ont besoin de *l'autre*, de son regard, de ses idées, pour accoucher de leur projet.

À mes yeux, le « bon scénariste » (on pense au bon samaritain) demeure celui qui sait tenir sa place, une place paradoxalement intenable. Mais que se passe-t-il quand *l'autre*, le tâcheron indispensable, se révolte et se met à rêver de devenir à son tour une gloire nationale ?

Tel est le point de départ de *L'Autre Dumas*, le scénario adapté de la pièce de Cyril Gely et d'Eric Rouquette que j'ai écrit avec Safy Nebbou, un jeune réalisateur exigeant et inspiré dont j'affirme qu'il ne s'est pas pris pour Alexandre Dumas !

Plus que jamais à notre époque, la question du nom et de l'identité, sont à l'ordre du jour avec comme conséquence fatale la nécessaire promotion de l'ego. Dans notre société du spectacle, le théâtre au quotidien, c'est le plateau de télévision. Auguste Maquet, avec des trémolos indignés, se-

rait peut-être venu dire à Laurent Ruquier que le véritable auteur des *Trois Mousquetaires*, c'est lui ! J'ai beaucoup d'affection pour ce personnage émouvant et pathétique. La vérité, c'est que Dumas et son nègre ne pouvaient pas se passer l'un de l'autre. C'est un couple infernal qui oscille constamment entre la haine et l'amour. Si Maquet fait défaut, Dumas sombre dans la dépression. Il se sent tout à coup impuissant et, comme disent les psychanalystes, quand la puissance défaille, c'est la porte ouverte au délire de toute-puissance ! Dans notre adaptation cinématographique, les témoins et les victimes de ce psychodrame de la création, ce sont les femmes, les amoureuses qui ont elles aussi bien raison de se poser la question de leur place. Personnages de pure fiction ou compagnes historiques de Dumas, leur regard nous a semblé indispensable, c'est d'une certaine manière celui du spectateur.

Plus qu'une source d'inspiration, *Signé Dumas*, la pièce drôle et cruelle de Cyril Gely et d'Eric Rouquette m'aura servi de révélateur et je les en remercie.

Gilles Taurand,
co-scénariste de « L'Autre Dumas »

La pièce *Signé Dumas* a été représentée pour la première fois
le 16 juin 2003 lors du Festival d'Anjou,
puis créée le 12 septembre 2003
au Théâtre Marigny-Robert Hossein, Salle Popesco

Mise en scène : Jean-Luc Tardieu
Avec

Alexandre Dumas : Francis Perrin
Auguste Maquet : Thierry Frémont
Mulot : Maxime Lombard

Thierry Frémont a reçu un Molière du comédien
dans un second rôle.
Cyril Gely et Eric Rouquette
ont reçu le Grand Prix Jeune Théâtre de l'Académie française.

Une voiture passe en trombe sur la route caillouteuse qui transperce la forêt de Marly en direction de la capitale. Il est à peine 15 heures ce jeudi 24 février 1848, et voilà déjà plusieurs fois que Michel, le jardinier du domaine de Monte-Cristo, relève la tête au fracas des attelages et autres claquements de fouet des cochers. Un trafic inhabituel en cet endroit paisible et reculé de tout.

Le ciel est d'un bleu éclatant mais le froid vous prend encore aux tripes.

Michel pousse sa brouette et passe devant le château, une demeure baroque à deux étages dont les façades sont sculptées de motifs floraux et d'animaux étranges. Des ouvriers perchés sur le toit finissent d'assembler les gouttières. Notre jardinier continue à travers le parc, longe une rangée

de tilleuls, contourne un bassin, et vient s'arrêter sous les fenêtres d'un petit pavillon néo-gothique pour bêcher tout autour du pont-levis une parcelle infestée de vilaines herbes.

On peut laisser le brave homme à sa tâche et en amateur de curiosités architecturales s'intéresser de plus près à ce pavillon dont la toiture abrupte évoquerait presque une église miniature.

Avant de pousser la porte, une pierre attire l'attention. Là est gravé le nom de l'édifice : « le Château d'If ». L'endroit n'a pourtant rien à voir avec l'austère forteresse plantée à quelques brassées du port de Marseille. En entrant on tombe sur un étroit escalier en colimaçon. Les marches craquent sous le bois jeune et, une fois parvenu en haut, on découvre une pièce de taille modeste, bien éclairée. Une première fenêtre donne sur le château et son parc, et la seconde sur l'arrière du domaine, débordant de broussailles et de plantes sauvages.

On remarque aussitôt près de l'entrée une solide bibliothèque où figurent au milieu de gros dictionnaires les œuvres complètes d'Alexandre Dumas. Ce n'est pas un hasard, car nous sommes là dans le cabinet de travail du grand écrivain.

Ça sent la peinture fraîche. Et si l'on tourne les yeux vers le parc, voici en enfilade un lavabo

en porcelaine vitrifiée, un paravent chinois et, plus inattendue, une console en acajou sur laquelle Dumas, ce bon vivant notoire, se fait livrer chaque jour les victuailles destinées à nourrir son inspiration.

Mais ce cabinet de travail n'en serait pas un s'il n'y avait cet imposant bureau avec tout le nécessaire à la production des œuvres littéraires : encriers, plumes, chandeliers, et naturellement de nombreux feuillets classés en tas. Une lampe à huile des plus modernes éclaire l'écritoire. Tout autour les murs sont habillés de grandes tentures bleues. Et le visiteur virtuel aura une vue tout à fait conforme quand il aura noté que çà et là reposent des statues orientales, des animaux empaillés, et qu'un majestueux coffre de style médiéval trône auprès de la cheminée Renaissance.

Tout à fait conforme ? Non, pas encore.

Car il manque à ce tableau un détail qui a son importance. Assis derrière le bureau se trouve un homme – et cet homme n'est pas Dumas.

Il est au contraire de lui assez maigre, voire un peu pâle, et sous ses lunettes arbore une fine moustache à la mousquetaire. On pourrait croire que c'est un aristocrate tant il est élégant et soigneux de sa personne.

Cet homme, qui de toute évidence fait partie des meubles, c'est Auguste Maquet, le colla-

borateur d'Alexandre Dumas. Ensemble, en une dizaine d'années, ils ont écrit les romans dont la popularité a franchi les frontières : *Le Comte de Monte-Cristo*, *Les Trois Mousquetaires*, *La Reine Margot*, etc...

Alors que la bêche du jardinier marque le tempo de ses coups sourds et réguliers, Maquet est seul et travaille sur le *Vicomte de Bragelonne*, troisième et dernier volet des *Mousquetaires*, ainsi que sur l'adaptation de *Monte-Cristo* que Dumas souhaite présenter dans son *Théâtre Historique*.

Le nez plongé dans les feuillets, il annote de temps à autre une remarque, réfléchit, se déplace jusqu'à la bibliothèque pour y consulter une encyclopédie, tournant les pages d'une gestuelle un peu maniaque. C'est à peine s'il est troublé par les sabots des chevaux qui passent pourtant juste dans son dos. Il se retourne et jette à la fenêtre un œil absent, puis revient lentement se caler dans son fauteuil et se remet au travail.

Il trempe sa plume dans l'encrier et ses mains courent aussitôt sur le papier, inondant les pages d'une écriture serrée et hachée.

Maquet ne marque aucune hésitation. Les mots s'enchaînent les uns après les autres, sans rature. Un point achève une phrase et immédiatement la plume se transporte dans l'encrier pour

revenir embrasser la feuille et reprendre son rythme frénétique.

Et c'est un ballet curieux de feuillets qui se noircissent, puis viennent grossir dans une mécanique parfaite un tas déjà bien conséquent situé à droite de l'écrivain, tandis que celui de gauche, celui des pages blanches, fond comme neige au soleil.

Maquet est tout à son ouvrage et rien ne peut l'en distraire. Il ne prête du reste aucune attention aux pas lourds qui montent l'escalier. Au contraire, sa plume s'accélère encore comme s'il voulait gagner du temps, quelques précieuses secondes de solitude.

Car c'est bien Dumas qui arrive. Soufflant, suffoquant, reniflant, le voilà qui se fige sur le seuil, massif, avec une belle épaisseur de feuillets sous les bras.

DUMAS : Oh ! Ça pue ici. Ouvrez-moi cette fenêtre !

Maquet retient sa plume.

Il n'a pas le temps de s'interposer que Dumas déjà l'a précédé.

MAQUET : Si vous pouviez l'entrebâiller seulement...

DUMAS : Vous rigolez, on étouffe !

Il ouvre la fenêtre en grand et respire l'air à pleins poumons.

Résigné, Maquet se lève et va jusqu'au portemanteau couvrir ses épaules d'une gabardine en poil de lapin.

DUMAS : Vous n'allez pas me dire que vous avez froid ?

MAQUET : C'est que...

DUMAS : Si vous avez froid, appelez au château qu'on vienne vous faire du feu. J'ai quinze domestiques qui se tournent les pouces.

MAQUET : Ça ira.

Tassé dans sa gabardine, il regagne sa place, ajuste ses lunettes et reprend la plume entre ses doigts effilés.

Dumas l'observe du coin de l'œil. Il est d'humeur joviale aujourd'hui. Vêtu de blanc comme toujours, il porte une veste de velours par-dessus un de ses fameux gilets multicolores. Les cheveux ébouriffés et parsemés de quelques brindilles de paille, il fait tinter sa multitude de chaînes, de bagues, de breloques et de décorations.

Le voilà qui vient se camper devant le bureau, l'air un tantinet inquisiteur.

DUMAS : Ça avance ?

MAQUET : Oui, oui. J'en ai pour une minute.

DUMAS : Je vous attends !

Dumas en profite pour se mettre à l'aise. Il retire sa veste, son gilet, s'installe sur son siège à roulettes et commence à se déchausser, sans se préoccuper le moins du monde de la gêne que pourraient occasionner tous ces mouvements pour Maquet. Il laisse tomber une chaussure sur le plancher, puis l'autre, se masse les pieds en poussant des glapissements d'extase. Soudain il lève les bras en l'air.

DUMAS : Ah ! Elle m'a ramené des rillettes !

Il fait joyeusement rouler le siège jusqu'à la console et ouvre le pot comme s'il s'agissait du couvercle d'un écrin. Il hume en connaisseur, éructant de plaisir, tandis que ses yeux continuent d'explorer la console.

DUMAS : Où sont les cornichons ? Ah !

Hop ! Il en avale deux d'un coup, se tranche une bonne miche de pain, et se confectionne à la va-vite une tartine dégoulinante de rillettes. Il en engloutit la moitié et mastique bruyamment.

Maquet n'a pas levé la tête de ses feuillets.
C'est la bouche bien pleine que Dumas l'interpelle.

DUMAS : Mon jardinier est arrivé.

MAQUET : Hum...

DUMAS : Je le quitte à l'instant.

MAQUET : Je l'ai vu aussi. Il a passé l'après-midi sous les fenêtres.

DUMAS : C'est le meilleur du canton. D'ailleurs, si vous en avez besoin pour votre bout de terrain, ne vous gênez pas, Maquet.

MAQUET : Merci bien.

DUMAS : Vous verrez, il est phénoménal. Vous ne pourrez plus vous passer de lui. Il connaît le nom latin de chaque plante, de chaque insecte, de chaque arbre... C'est un grand savant, vous n'y couperez pas ! Tenez, Maquet, une question. If, par exemple. Vous savez comment on dit « if » en latin ?

Maquet le regarde enfin. Il aimerait bien travailler, mais impossible d'échapper au bavardage du grand homme...

MAQUET : Pas le moins du monde.

DUMAS : Vous savez bien le latin, Maquet ?

MAQUET : Pas celui-là, non.

DUMAS : Eh ! eh ! eh ! J'en étais sûr. Alors écoutez bien. « If », en latin, c'est *Taxus baccata*. Ta-xus ba-cca-ta.

MAQUET : Oui.

DUMAS : Dites-le un peu.

MAQUET : Pardon ?

DUMAS : Oui. Dites-le que je l'entende encore...

MAQUET : Taxus... euh...

DUMAS : ... Baccata.

MAQUET : Taxus baccata.

DUMAS : Eh bien on voit que vous n'êtes pas jardinier, mon vieux ! Ta-xus ba-cca-ta. Quelle musique ! Voilà ce qu'on apprend de la bouche d'un paysan.

Les chaussures lacées, il se dresse, repu, faisant de grands moulinets avec les bras. Il est dans une forme triomphale. La moustache frétilante, il faut le voir se lancer dans un va-et-vient d'une fenêtre à l'autre, assénant au passage de grandes bourrades à Maquet.

DUMAS : Rendez-vous compte. Nous sommes au château de Taxus baccata. C'est pas beau, ça ?

MAQUET : Effectivement.

DUMAS : Et ce n'est pas tout, Maquet. Il débordé d'imagination. À propos de ce château justement. Tout un programme. Écoutez bien, c'est génial... On était là, devant, on parlait nature. Et je lui demande en montrant la façade si ce n'est pas possible de la camoufler. Eh bien, je n'avais pas fini ma phrase qu'aussitôt il me propose, écoutez bien surtout, d'un côté une enceinte pour nous séparer de la route, et de l'autre une forêt de bouleaux pour nous isoler de la propriété. C'est un visionnaire, cet homme-là. Hein ?

MAQUET : Oui. Mais ça coûtera cher.

DUMAS : Ça coûtera ce que ça coûtera. De toute façon, il me faut une forteresse. Je veux la paix, Maquet, la vraie. Le silence. Et tenez-vous bien je vais faire encore mieux. Je vais creuser des douves tout autour d'ici, et dresser un pont jusqu'à la porte. Une garantie contre les raseurs ! Voilà qui va m'assurer le calme absolu !

Voyant que pour l'heure Dumas a troqué son métier d'écrivain pour celui de chef de chantier, Maquet se résout de bonne grâce à laisser sa plume au repos.

Il se lève, va se laver les mains au lavabo, et tantôt se fend d'un regard approbateur à Dumas qui continue de tourner et gesticuler autour de lui.

DUMAS : Croyez-moi ! Ça fait un paquet de temps que je rêve de ça ! Je l'ai enfin, mon cabinet de travail. Et vous allez voir, Maquet ! On va en faire, de grandes choses ! Hein ? Et puis avec un décor pareil... Regardez ! Je vais d'abord faire débroussailler de ce côté. La vue sera superbe. On va dominer toute la région. Et là, Monte-Cristo. Venez voir ! Il y a six mois, il n'y avait rien ici. Et regardez maintenant. Le château est presque terminé... Venez voir, je vous dis !

Maquet obéit, certes en traînant des pieds, et s'emmitouflant autant qu'il peut dans sa gabardine.

D'une poussée pleine d'enthousiasme, Dumas le propulse jusqu'à la fenêtre.

DUMAS : Les pavillons sont posés, la grille sera dressée le mois prochain. Demain on place les girouettes sur la toiture, vite fait bien fait. Et puis regardez, tout autour. Fermez les yeux un moment et imaginez. Imaginez une frise de génies : les têtes d'Homère, Sophocle, Shakespeare et Goethe...

MAQUET : Très bien.

DUMAS : Tous les grands : Byron, Hugo...

MAQUET : Et vous.

DUMAS : Et moi, évidemment : au-dessus du perron. Et juste en dessous, ma devise : « J'aime qui m'aime ».